

La route de la servitude selon La Boétie



Par Nicolas Bonnal

Jamais nous n'avons été autant surveillés, menacés, humiliés, remplacés, écrasés, et jamais nous n'avons été aussi platement soumis, que ce soit dans un hideux immeuble, dans un aéroport, dans un monstre de croisière. Plus je vois cela, plus je m'émerveille. Et plus je m'émerveille, plus je me fais traiter de factieux et de conspirateur.

Cela m'apprendra. On est trop bon pour moi. Je finirai comme les libyens, hagar sur les sables pour m'apprendre.

Il n'y a pas besoin de théorie de la conspiration. Le peuple n'est pas un gentil innocent, une victime naïve. Le peuple aime naturellement être mené à l'étable ou à l'abattoir. Telle est l'éternelle leçon de la Boétie qui s'extasie devant l'infinie capacité des hommes à s'aplatir devant l'autorité. Chouchou des libertariens et de mon très cher Murray Rothbard, l'adolescent prodige s'écœure lui-même en écrivant ces lignes, en rappelant ces hauts faits :

« Il n'est pas croyable comme le peuple, dès lors qu'il est assujetti, tombe si soudain en un tel et si profond oubli de la franchise, qu'il n'est pas possible qu'il se réveille pour la ravoir, servant si franchement et tant volontiers qu'on dirait, à le voir, qu'il a non pas perdu sa liberté, mais gagné sa servitude. Il est vrai qu'au commencement on sert contraint et vaincu par la force ; mais ceux qui viennent après servent sans regret et font volontiers ce que leurs devanciers avaient fait par contrainte. »

Dostoïevski observe dans sa Maison des Morts (qui est plutôt une Maison des vivants, son roman le plus drôle) que l'on s'habitue en effet à tout. La Boétie :

« C'est cela, que les hommes naissant sous le joug, et puis nourris et élevés dans le servage, sans regarder plus avant, se contentent de vivre comme ils sont nés, et ne pensent point avoir autre bien ni autre droit que ce qu'ils ont trouvé, ils prennent pour leur naturel l'état de leur naissance. »

C'est la vraie conspiration dont parle aussi en prison le fasciste Rebatet : nous nous soumettons au joug de la bagnole, de la salle de bains américaine, des artefacts électroniques. La Boétie explique ensuite comment on développe les jeux, l'esprit ludique, et dans quel but politique :

« Mais cette ruse de tyrans d'abêtir leurs sujets ne se peut pas connaître plus clairement que Cyrus fit envers les Lydiens, après qu'il se fut emparé de Sardis, la maîtresse ville de Lydie, et qu'il eut pris à merci Crésus, ce tant riche roi, et l'eut amené quand et soi : on lui apporta nouvelles que les Sardains s'étaient révoltés ; il les eut bientôt réduits sous sa main ; mais, ne voulant pas ni mettre à sac une tant belle ville, ni être toujours en peine d'y tenir une armée pour la garder, il s'avisa d'un grand expédient pour s'en assurer : il y établit des bordels, des tavernes et jeux publics, et fit publier une ordonnance que les habitants eussent à en faire état. Il se trouva si bien de cette garnison que jamais depuis contre les Lydiens il ne fallut tirer un coup d'épée. Ces pauvres et misérables gens s'amuserent à inventer toutes sortes de jeux, si bien que les Latins en ont tiré leur mot, et ce que nous appelons passe-temps, ils l'appellent ludi, comme s'ils voulaient dire Lydi. »

Les bordels et les tavernes : comptez le nombre de sites porno sur le web pour voir un peu (Snyder parle de quatre millions) ; cet comparez aux fréquentations des sites antisystème. Vous verrez que nous sommes bien peu de chose. Pessimiste ! Coupable !

Politiquement incorrect, La Boétie dénonce l'effémination des territoires soumis à la tyrannie. Elle fonctionne avec la servilité et la soumission. Avec la culture aussi, comme le verra Rousseau.

« Tous les tyrans n'ont pas ainsi déclaré exprès qu'ils voulussent efféminer leurs gens ; mais, pour vrai, ce que celui ordonna formellement et en effet, sous main ils l'ont pourchassé la plupart... Les théâtres, les jeux, les farces, les spectacles, les gladiateurs, les bêtes étranges, les médailles, les tableaux et autres telles drogueries, c'étaient aux peuples anciens les appâts de la servitude, le prix de leur liberté, les outils de la tyrannie. Ce moyen, cette pratique, ces allèchements avaient les anciens tyrans, pour endormir leurs sujets sous le joug. Ainsi les peuples, rendus sots, trouvent beaux ces passe-temps, amusés d'un vain plaisir, qui leur passait devant les yeux, s'accoutumaient à servir aussi

niaisement, mais plus mal, que les petits enfants qui, pour voir les
luisantes images des livres enluminés, apprennent à lire. »

Puis La Boétie compare les méthodes éducatives, et ce n'est pas piqué des
vers. Lui aussi aime Sparte – comme Rousseau et comme d'autres (il faut aimer
le sport et l'inconfort !).

« Lycurgue, le policier de Sparte, avait nourri, ce dit-on, deux chiens,
tous deux frères, tous deux allaités de même lait, l'un engraisé en la
cuisine, l'autre accoutumé par les champs au son de la trompe et du
huchet, voulant montrer au peuple lacédémonien que les hommes sont tels
que la nourriture les fait, mit les deux chiens en plein marché, et entre
eux une soupe et un lièvre : l'un courut au plat et l'autre au lièvre.
"Toutefois, dit-il, si sont-ils frères". Donc celui-là, avec ses lois et
sa police, nourrit et fit si bien les Lacédémoniens, que chacun d'eux eut
plus cher de mourir de mille morts que de reconnaître autre seigneur que
le roi et la raison. »

Ensuite il remarque que comme sur Facebook on aime participer à Big Brother,
on aime participer à son propre emprisonnement (empoisonnement) moral et
physique – on paie même pour :

« Celui qui vous maîtrise tant n'a que deux yeux, n'a que deux mains, n'a
qu'un corps, et n'a autre chose que ce qu'a le moindre homme du grand et
infini nombre de nos villes, sinon que l'avantage que vous lui faites
pour vous détruire. D'où a-t-il pris tant d'yeux, dont il vous épie, si
vous ne les lui baillez ? Comment a-t-il tant de mains pour vous frapper,
s'il ne les prend de vous ? Les pieds dont il foule vos cités, d'où les
a-t-il, s'ils ne sont des vôtres ? Comment a-t-il aucun pouvoir sur vous,
que par vous ? Comment vous oserait-il courir sus, s'il n'avait
intelligence avec vous ? Que vous pourrait-il faire, si vous n'étiez
receleurs du larron qui vous pille, complices du meurtrier qui vous tue
et traîtres à vous-mêmes ? »

Le citoyen participe à sa propre aliénation. On n'a jamais autant payé
d'impôts en Amérique ou en France en 2016. L'État haï des pauvres
libertariens n'a jamais été aussi sûr ! Quant au monstre froid européen... No
comment.

Puis le jeune auteur parle des réseaux de la tyrannie qui sont sur une base
six, comme le web (WWW_666, voyez mon livre qui d'ailleurs va être republié).
On pense à Musset et à Lorenzaccio qui eux-mêmes répètent déjà la faible
antiquité gréco-romaine :

« Toujours il a été que cinq ou six ont eu l'oreille du tyran, et s'y sont approchés d'eux-mêmes, ou bien ont été appelés par lui, pour être les complices de ses cruautés, les compagnons de ses plaisirs, les maquereaux de ses voluptés, et communs aux biens de ses pilleries. Ces six adressent si bien leur chef, qu'il faut, pour la société, qu'il soit méchant, non pas seulement par ses méchancetés, mais encore des leurs. Ces six ont six cents qui profitent sous eux, et font de leurs six cents ce que les six font au tyran. Ces six cents en tiennent sous eux six mille, qu'ils ont élevé en état, auxquels ils font donner ou le gouvernement des provinces, ou le maniement des deniers, afin qu'ils tiennent la main à leur avarice et cruauté et qu'ils l'exécutent quand il sera temps, et fassent tant de maux d'ailleurs qu'ils ne puissent durer que sous leur ombre, ni s'exempter que par leur moyen des lois et de la peine. »

Enfin La Boétie se méfie de l'architecture civile (Hitler en fait l'éloge) :

« De là venait la crue du Sénat sous Jules, l'établissement de nouveaux États, érection d'offices ; non pas certes à le bien prendre, réformation de la justice, mais nouveaux soutiens de la tyrannie. »

Ah, les deux tours, ah le pentagone !